

JOSEPH KESSEL

de l'Académie française

DES HOMMES

nrf

GALLIMARD

En réunissant aujourd'hui ces préfaces, notes, portraits qui jalonnent tant et tant d'années, j'ai voulu simplement dire merci à des hommes dont les œuvres ou l'existence m'ont rendu la vie plus belle et m'ont aidé à la vivre mieux.

ÉCRIVAINS

Cholokhov

Il est des peuples conditionnés, façonnés par la mer. D'autres par la montagne. Et d'autres par le désert. En Russie, les instruments de la nature ont été les grands fleuves mariés aux plaines sans bornes.

Eaux nourrissières. Flots qui poussaient barques et navires. Fluides routes du négoce, de la découverte, de la conquête, de l'aventure. Source des contes, des chansons, des féeries, des légendes.

Et d'abord la Volga.

Matouchka : notre mère.

De qui tient-elle ce nom de grâce et d'amour? Quand l'a-t-elle reçu? Dans la nuit des siècles sans doute et des premiers riverains qui vécurent de ses dons, de sa puissance, de sa beauté.

Ensuite de berge en berge, de portage en portage, de pistes en chemins, de hameaux en bourgades, il s'est répandu à travers le pays immense et tous ceux que ce pays engendrait, la Volga les avait pour enfants. Et le temps s'arrêta pour eux lorsque dans la mère Volga les Mongols de Gengis Khan abreuvèrent leurs chevaux.

Volga, Volga... Même ses fils les plus déshérités, les

haleurs aux épaules mises à vif par les cordes, aux pieds couverts de boue et de plaies, au ventre noué par une faim éternelle ont composé à sa gloire l'un des hymnes les plus beaux parmi ceux qui sont montés vers le ciel de la poitrine des misérables.

Et du côté de l'ouest il y avait le Don, le Dnieper. Et au sud le Kouban. Et du côté de l'est l'Oural. Et quand Ermak le pillard de grands chemins condamné à mort, eut fait cadeau après une marche incroyable au tsar Ivan le Terrible du continent sibérien, il y eut encore les rivières géantes : Ob, Irtych, Ienisseï.

Sur tous ces fleuves, là où leur cours atteignait les terres inconnues, insoumises, dangereuses, s'établissaient les Cosaques. La plupart étaient serfs en fuite, bagnards évadés, archers déserteurs, ouvriers et artisans révoltés par les corvées et les dîmes écrasantes. Ils voulaient échapper à l'esclavage, au travail forcé, aux boyards tyranniques, à la faim, aux lanières du knout. Ils formaient de la sorte aux marches de l'empire des communautés libres, véritables républiques guerrières. Ils avaient pour chefs des atamans qu'ils élixaient eux-mêmes. Et pour divinités leurs infatigables petits chevaux à longue crinière et leur sabre pesant avec lequel ils savaient d'un seul coup séparer en deux le corps d'un homme depuis le crâne jusqu'à la ceinture. De leurs expéditions incessantes contre le Polonais, le Turc, le Tatar, le Kalmouk, les survivants ramenaient un butin magnifique et le buvaient aussitôt d'une soif prodigieuse.

Cosaques du Dniester et du Don, d'Astrakhan et du Yaïk, du Kouban et de l'Amour, égrenés sur un espace qui allait de la Crimée aux rivages du Pacifique, chacun de ces groupements, formé à sa naissance par des

proscrits, des hors-la-loi, des rebelles sans feu ni lieu, avait son histoire, ses fables, ses bardes, ses chanteurs, ses traditions, son folklore.

Tarass Boulba, Stenka Razine, Mazeppa, Pougatcheff ont été leurs figures de proue. Ils ont épouvanté les ennemis de la Sainte Russie. Ils ont également fait trembler ses maîtres, les boyards insatiables et les tsars du Kremlin.

*

C'est la confrérie des Cosaques du Don (parce qu'il était l'un des siens) et dans le premier quart de notre siècle (parce que ce fut le temps de sa première jeunesse) que Mikhaïl Cholokhov a pris pour thème de son livre essentiel.

Il l'a fait avec génie.

Le génie des lieux familiers. Le génie d'une ère d'apocalypse. Le génie d'un écrivain inspiré par le souffle de sa terre, de son fleuve, de son peuple. Imbibé par la sève liquide, végétale, humaine de cette glèbe si féconde, si douce et arrosée de tant de sang.

Il a peint avec un art aigu du réel, du présent, les chocs et les drames d'une guerre puis d'une révolution qui ont ravagé, saccagé, renouvelé un monde. Mais les personnages de son époque, il a su les charger, les enrichir de la densité de l'ombre trouble, des traits héréditaires que leur ont laissés leurs ancêtres, les proscrits, les rebelles, en équilibre incertain, périlleux aux avant-postes d'un empire mouvant : la violence, le courage, le double jeu, la perfidie cosaque.

Pour les dire, Cholokhov a retrouvé d'instinct la

langue, la cadence, les proverbes, la fleur des contes et des chants issus du Don paisible.

La chronique implacable est devenue ainsi un poème envoûtant et une épopée superbe.

*

Je pense qu'il n'y a point de lecteur, fût-ce dans une traduction, qui échappe au sortilège de ce livre. Sur moi cependant il possède un tout particulier pouvoir.

Les Cosaques de Cholokhov, je les ai connus alors que j'avais dix ans à peine. Au vrai, ils n'étaient pas du Don mais d'Orenbourg sur l'Oural. Qu'importe.

Quand un centaure galope au creux d'une herbe assez haute, assez drue pour le cacher tout entier, qu'importe que la steppe soit en Turkestan ou en Ukraine. Son immensité, sa pureté, sa liberté, son amer parfum d'absinthe sauvage sont les mêmes.

Quand une *sotnia* de démons la pique et le sabre au poing, sifflant et hululant sans merci, se déchaîne en acrobaties équestres qui touchent à l'incroyable par l'audace, l'habileté, la force et la barbarie, peu importe en vérité la grand-place, devant une cathédrale bulbeuse, où passe la chevauchée.

Les Cosaques Zaporogues ont eu Tarass Boulba. Et Stenka Razine est parti du Don pour sa terrible aventure. Mais la dernière révolte cosaque, celle qui fit peur à la Grande Catherine, celle que le grand Souvorof dut lui-même mater, elle flamba au Yaïk ainsi qu'on dénommait la région de l'Oural à l'époque. Et Pougatcheff la mena dont Pouchkine a fait un portrait inoubliable dans *La Fille du capitaine* que je lisais alors sur les lieux mêmes où avait sévi l'ataman.

Tous ces souvenirs, images, odeurs, clameurs, enchantements, effrois, ne m'ont pas quitté tandis que je tournais avec passion, avec admiration les pages du *Don paisible*.

Aimer un livre à la fois en enfant et en homme, n'est-ce pas lui reconnaître la plus haute vertu?

Jean Cocteau

I

Il y a quelque imprudence, je le sais, à vouloir tenter le portrait de celui-là même qui vient de publier *Portraits-Souvenirs*, cette étonnante galerie de fantômes vivants, ce livre léger comme les ombres et qui en a la mystérieuse profondeur.

Le don aérien de Jean Cocteau et l'acuité de sa vision me font défaut, qui donnent au trait de son dessin et à la ligne de sa phrase une justesse, une promptitude et un bonheur constants.

Je veux espérer tout de même que l'admiration et l'affection ferventes que j'ai pour lui, me permettront de tracer de ce poète une image qui ne soit pas trop infidèle.

*

Une image? C'est dix que je devrais dire. Et même beaucoup plus si je voulais, si je pouvais enregistrer ici les démarches innombrables et diverses de son esprit et de son cœur.

Personne n'a autant de richesses intérieures que

Jean Cocteau. Personne ne possède au même degré que lui le don de la transformation spontanée, du renouvellement magique, de l'éternelle plasticité.

Une compréhension quasi universelle, un feu d'enthousiasme intact, inaltérable, la plénitude de l'instinct et de la pensée, la vigueur sans cesse éveillée, sans cesse vibrante de la sensation et de l'expression, ces éléments, parmi tant d'autres, composent à Jean Cocteau les figures, les personnages évidents et secrets dont il se sert pour vivre son existence déchirée, sourde, éclatante et précieuse. Et l'on ne peut déceler son être véritable que par le jeu de quelques-unes de ces apparitions où il se disperse, d'où il renaît perpétuellement, dans son intégrité, dans son sortilège.

*

La première fois, il m'apparut, au mois d'août 1922, sur la grand-place du Lavandou.

La mode, alors, n'avait pas encore atteint les plages, les criques, les roches couvertes de pins qui se succèdent de Toulon jusqu'à Saint-Raphaël. Elles étaient chaudes, simples, closes. Les petites villes dormaient au soleil. Leurs volets verts, leurs murailles rousses, leurs vieilles pierres ne connaissaient que les cris des enfants nés à leur ombre, que les appels des pêcheurs, le choc des boules.

Dans ce décor lumineux, la silhouette de Jean Cocteau se découpa soudain avec une précision exceptionnelle. La vitesse de son pas, de ses mouvements, la prodigieuse intensité de son visage tout en arêtes vives, tout ardent d'intelligence, son allure de chien de race,

son expression à la fois ascétique et rayonnante, je me les rappelle encore, tellement fut puissant et heureux le choc que j'en reçus.

Un adolescent, presque un enfant, l'accompagnait. C'était Raymond Radiguet qui mourut à vingt ans, laissant deux chefs-d'œuvre : *Le Diable au corps* et *Le Bal du comte d'Orgel*.

Ils portaient tous deux des vêtements de toile bleue. La gaieté, la santé brillaient dans leurs regards. Ils nageaient, travaillaient, se nourrissaient au suc païen et spirituel de la terre et des eaux.

*

Une chambre d'hôtel dans une rue proche de la Madeleine.

Les fenêtres sont fermées, les rideaux tirés. Une lumière à peine perceptible éclaire confusément la pièce étroite et brève. Il fait chaud, il fait lourd. La rumeur de Paris filtre jusqu'à ce refuge instable, comme un halètement formé de plaintes et de menaces.

Les yeux s'habituent peu à peu à l'obscurité, distinguent des objets étranges, inquiétants, lunaires. Sur quoi tient ce globe de cristal, si pur, si translucide? Cette boule grisâtre, dans quelle profondeur, à quel monstre marin fut-elle arrachée?

Et ces têtes, tissées par les mains du poète, fils blancs mariés à l'air noir, comment leurs ombres sur les murs et le plafond, ont-elles cette vie de rêve et d'angoisse, ce charme, ce pouvoir?

Sur le lit repose, sans mouvement, un corps si ténu, si flottant, qu'on le sépare mal des fantômes, des

spectres qui peuplent cette chambre. Soudain, une voix humaine s'élève dans le cercle fatal.

Une voix à nulle autre pareille, qui dessine les mots à l'encre de Chine, qui leur donne tour à tour un éclat de fleur et une transparence aux tons de radium, armée d'une pénétration terrible, d'une merveilleuse tendresse.

Mais à l'autre bout de la chambre la même voix parle. Emprisonnée dans un disque de cire qui tournoie invisible, elle récite les poèmes des enfants tragiques que Cocteau a conçus.

Où est-il, lui, dans ce combat de larves sublimes, dans ces limbes étoilés, parmi tant de seuils qui ne donnent nulle part?

Deux voix au timbre identique se répondent. Des figures peintes sourient dans la ténèbre luisante. Le plus pathétique, le plus fécond tourment rôde autour du corps étendu. Les têtes inhumaines, mais d'une vie hallucinante, balancent leurs ombres.

*

Un plateau de théâtre. La salle est vide. Sur les planches une troupe d'acteurs travaille.

Ils sont jeunes et gauches. Leurs gestes, leurs intonations desservent le texte dont ils ont la charge.

Mais voici qu'un tourbillon les bouscule. Chacun retrouve sa place, son mouvement. Un seul homme est partout, autour d'eux, près d'eux, encore. Il leur communique sa joie, sa foi, sa loi. Il trouve les accents des poèmes, les lignes du ballet. Il est infatigable, inusable. Il tuera tout le monde d'épuisement.

C'est Jean Cocteau.
Il met en scène l'une de ses pièces.

*

Je pourrais sans fin multiplier ces images. Je ne retiendrai ici que la dernière.

Il y a quelques jours je me baignais dans la baie des Cannebiens, toute proche de Saint-Tropez. Un petit canot vint à moi. A la proue se dressait une silhouette que j'aurais, entre mille, reconnue. J'entendis la voix de songe et de métal.

Sur un esquif de six mètres, Jean Cocteau allait de Villefranche à Toulon. Il était brûlé, bronzé, tanné. Comme au Lavandou, il était vêtu de toile bleue. Comme au Lavandou, la plus étincelante jeunesse éclatait dans ses yeux.

Ainsi se refermait pour moi un cercle qui porte dans ses rayons *Thomas l'Imposteur* et *Les Enfants terribles*, *Orphée* et *La Machine infernale*, *Opéra* et *Plain-chant*, et tant d'œuvres qui assurent à Jean Cocteau cette sorte de tendresse fraternelle et respectueuse qui est le privilège des grands poètes.

II

UNE RÉVOLUTION AU COLLÈGE DE FRANCE

Jeudi dernier, la nuit venue, ceux qui parvinrent à se glisser dans la salle n° 5 du Collège de France purent assister à un étrange spectacle.

Non que le décor en lui-même eût de quoi surprendre. Il était tel que l'a façonné la patine studieuse des géné-

rations : une classe; des gradins chargés de bancs et de pupitres ternes; au fond une chaire, et, comme il sied, un tableau noir. Et puis cet air des murs, vétuste et familial, qui enveloppe la somnolence des élèves paresseux et des chemineaux sans abri.

Voici, au milieu d'un groupe de jeunes figures, le front chenu d'un membre de l'Institut. Près de la chevelure sauvage d'un esthète méditatif, qui tombe de *La Vie de bohème*, étincelle doucement le luxe mat d'un collier de perles sur une nuque de femme.

J'aperçois un musicien dont le bouc gris a pour réplique la barbe blanche d'un sculpteur lunaire. Une princesse bavarde avec une femme peintre. Un garçon barbu à lunettes ouvre son cahier et se prépare à prendre des notes, un homme du monde fait des grâces, une petite femme du quartier fronce le sourcil.

Et soudain — surprise des surprises — derrière la chaire vénérable, sur le fond du tableau noir où l'on a coutume de voir s'inscrire les traits creusés d'un grand savant ou d'un vieux maître, apparaît un visage ardent et mobile, une tête de chien de race, une silhouette qui semble impertinente à force de vivacité et de jeunesse.

C'est Jean Cocteau qui fut sacré tour à tour roi des cubistes, des futuristes, des dadaïstes, etc., qui n'est rien de tout cela et qui, en plein Collège de France, vient dire ce qu'il est.

*

On peut combattre les écrits et les idées de Jean Cocteau, on ne peut qu'admirer la sincérité et la fantaisie de cet éblouissant causeur qui enveloppe dans

nrf